

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 27 (1925)
Heft: 15

Artikel: Les obstacles
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-748711>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES OBSTACLES

(à propos de la sixième Assemblée de la Société des Nations).

L'an dernier, peu avant la cinquième Assemblée de la Société des Nations, on évoquait ici „le chemin qui monte” vers une paix durable dans un ordre nouveau; aux premiers jours d'octobre, au moment où l'Assemblée unanime recommandait aux États de ratifier le Protocole de Genève qui consacre à la fois la sécurité, l'arbitrage et le désarmement, le chemin semblait avoir atteint déjà ce plateau supérieur... Le gouvernement conservateur anglais s'est chargé, à lui seul, de nous détromper.

Le fait même que ce retard n'a nullement ébranlé notre foi nous permet d'énumérer et de mesurer les obstacles qui se dressent devant la Société des Nations. Il ne s'agit pas ici de répondre à des adversaires, ni même de rassurer des esprits hésitants; nous parlons entre amis, entre compagnons de lutte; et les vérités les plus dures seront aussi les plus salutaires.

Tous ceux qui, depuis six ans, ont suivi les travaux de la Société, sans aveuglement pour ou contre mais avec une sympathie critique, tous ceux-là savent qu'elle est loin d'avoir réalisé le miracle subtil qu'on attendait d'elle; et pourtant son activité ouvre une ère nouvelle dans l'histoire humaine. Résumons les grandes lignes, sans énumérer les faits qui nous sont bien connus: après l'incendie de 1914—1918, qui laissa tant de foyers encore incandescents (voir dans l'histoire ce qui advint dans des cas semblables!), la Société des Nations a déjà empêché plusieurs recommencements; elle a sauvé divers pays du désastre économique et par là de l'anarchie qui aurait gagné l'Europe entière; elle a contribué discrètement (mais beaucoup plus qu'on ne le sait en général) à ce plan Dawes qui résolut enfin le problème des Réparations; elle inaugure des méthodes nouvelles dans le domaine des œuvres sociales et de la coopération économique; par le système des Mandats, par la protection des minorités, et surtout par le Bureau du Travail et par la Cour de Justice, elle élève peu à peu les esprits à une conception plus noble de la solidarité, de la justice et de la dignité humaine; et tous ces efforts mènent enfin, par des chemins divers, à la Paix, à la Paix sans glaives et sans canons, à la Paix créatrice de valeurs sociales et morales.

En dépit de toutes les réserves à faire et de tous les dangers que j'aurai encore à signaler, il y a là, sans aucun doute, un renouveau de l'esprit humain qui rappelle les plus grandes dates de notre histoire: Christianisme, Renaissance et Révolution. Dès

aujourd'hui on peut dire que la Société des Nations, malgré tous ses défauts, est une condition de vie pour l'Europe: il ne s'agit plus d'une hégémonie sur d'autres continents; il s'agit de savoir si nous sombrerons dans l'anarchie ou si nous réaliserons les Etats-Unis d'Europe et la conscience européenne, en développant et en améliorant la Société des Nations; pour cela il importe de reconnaître nettement les difficultés à surmonter.

*

Difficultés de nature très diverse. Il y a d'abord *les défauts du Pacte lui-même*, dont les uns remontent au projet primitif et dont les autres sont le fait de certains politiciens européens dont l'œuvre de sabotage, commencée en 1919, se poursuit encore sous la forme d'interprétations qui affaiblissent le Pacte.

C'est d'abord une universalisation à la fois incomplète et pourtant trop hâtive; incomplète, puisque manque toujours l'Allemagne; et trop hâtive, parce qu'elle prétend unir étroitement entre eux des continents dont aucun n'a encore réalisé sa propre unité; nous reviendrons un jour sur cette nécessité historique, psychologique et logique d'une étape continentale.

La clause de l'unanimité, imposée par le dogme de la souveraineté absolue, risque d'entraver non seulement toute amélioration mais même certaines applications du Pacte.

Preuve en soit l'article 10, où l'on s'obstine à ne pas voir le dernier mot: « obligation », et où l'on voudrait d'autre part introduire l'idée d'un statu quo territorial qui n'y est nullement!

Le Pacte est resté à mi-chemin de l'arbitrage obligatoire, sans lequel nous n'aurons ni sécurité ni paix durable; combien d'années faudra-t-il maintenant pour réaliser le Protocole de Genève?

Les compétences respectives de l'Assemblée et du Conseil ne sont précisées nulle part. Ici encore, le dogme de la souveraineté absolue dicte chaque année à quelques orateurs des formules éloquentes et trompeuses, de même qu'il invente ailleurs le croque-mitaine du Superétat.

Selon l'article 4 le Conseil devait se composer de cinq membres permanents (Principales Puissances) et de quatre membres non-permanents nommés par l'Assemblée; aujourd'hui, en

réalité, le premier groupe est de quatre et le second de six, ce qui serait certainement un progrès, si la durée du mandat des membres non-permanents était limitée de façon à obtenir une rotation des petits Etats; mais la réforme proposée dans ce sens se heurte à l'opposition de la seule Espagne, qui aspire à un siège permanent... Cette attitude très fâcheuse ouvre la porte à d'autres intrigues, de sorte que, chaque année, l'élection du Conseil est un spectacle peu édifiant...

Lors de la votation populaire sur l'entrée de la Suisse dans la Société des Nations, la clairvoyance haineuse des adversaires a insisté sur la plupart de ces défauts du Pacte; ils ne nous ont pas paru assez graves pour légitimer un vote négatif, et le travail accompli de 1920 à 1925 prouve que nous avons eu raison d'espérer quand même. Si imparfait que soit le Pacte, il faut bien se garder de le reviser tant que dure la réaction qui succède naturellement à la guerre et à l'enthousiasme de 1918! Il s'assouplira et se fortifiera de lui-même, par la pratique et par la force des choses... La Cour de Justice, dont l'autorité va grandissant, et ce Protocole de Genève auquel on reviendra nécessairement, et le Bureau du Travail dont les peuples sentent toujours mieux qu'il est l'avenir même, ce sont là des créations qui dépassent déjà le Pacte, sans lequel ils seraient pourtant inimaginables! Tous ces organismes ne sont pas reliés entre eux d'une façon bien nette, logique et harmonieuse dans un système achevé; non, il y a là quelque confusion, des lacunes aussi bien que des chevauchements, voire même des collisions, en tout cas une perte d'énergie; et surtout: tout cela est encore « à bien plaisir » tant que les consciences n'auront pas réalisé l'obligation morale assez vigoureusement pour en faire une obligation légale... Mais c'est que nous sommes ici dans le *devenir*, tout au début d'un ordre nouveau qu'il est impossible de régler d'avance avec précision; pour le moment, l'essentiel c'est la ferme volonté, la foi créatrice; avec le temps les choses se tasseront d'elles-mêmes, chacune à sa place selon sa fonction et son utilité, nécessairement. Le printemps est toujours prodigue; c'est l'été qui fait un choix pour la récolte de l'automne.

*

Par là nous en sommes arrivés à une deuxième catégorie: les *difficultés techniques*; elles ne sont pas seulement dans la création d'organismes nouveaux adaptés à la solidarité internationale et dans leur ajustement entre eux; elles sont peut-être plus encore dans le conflit avec des organismes vieillis, désormais inutiles et même nuisibles mais qui subsistent encore par la force de l'inertie et par la coalition de certains intérêts; nommons seulement la Conférence des Ambassadeurs et la Commission des Réparations, et citons d'autre part un tout petit cas pratique: étudiez de près, dans le détail, les difficultés que comporte la fusion de quelques communes suburbaines avec la ville qui est leur centre, et vous pourrez mesurer les obstacles qui se dressent devant la Société des Nations . . .

*

Aussi bien ces difficultés techniques, innombrables et très réelles mais surmontables, sont-elles évoquées à chaque instant par des gens qui n'ont aucune envie de les surmonter et qui cachent derrière elles *toutes les rancunes et toutes les ambitions du nationalisme*, à ne pas confondre (ainsi que plusieurs le font) avec le patriotisme. Sans parler des rancunes accumulées par la violence et l'ignorance séculaires, qu'on songe aux horreurs de la dernière guerre et à certaines solutions certainement injustes des traités de « paix » ! Mais il y a plus encore: grâce à la victoire de 1918, victoire de la démocratie sur l'absolutisme, plusieurs nations ont enfin réalisé l'indépendance à laquelle elles aspiraient depuis plus de cent ans; leurs souffrances dans le passé, leur héroïque endurance, leur foi ardente, les résultats déjà magnifiques de leur travail, tout cela rend ces jeunes nations très sympathiques, mais elles n'en traversent pas moins une crise de jeunesse qui s'appelle nationalisme, d'autant plus que chacune se croit ou se sent menacée par ses voisins et par ses minorités récalcitrantes . . . Ajoutez à cela la violence communiste d'une part, la violence fasciste d'autre part (et bien ailleurs encore qu'en Italie!), et les diverses formes de l'impérialisme, et la politique coloniale qui pèse sur l'Europe comme une malédiction . . . C'est à tous ces instincts et à cette tradition de brutalité que se heurte la Société des Nations quand elle dit: « Aucun peuple n'a

le droit de se faire justice lui-même!» – Les peuples s'en convaindraient aisément, si leurs instincts n'étaient pas sans cesse excités par les « chefs » de toute espèce : politiciens, diplomates, journalistes, et tant d'autres qui se disent « intellectuels ». Pour ne citer que quelques exemples : qui donc a voulu et obtenu l'occupation de Vilna, celle de la Ruhr, celle de Corfou ? qui donc, en Angleterre, s'oppose au Protocole ? et enfin, en Suisse, qui donc s'acharne haineusement contre tout ce que fait la Société des Nations ? Ceux qui parlent ici de « l'honneur national », de la conscience publique ou du respect de la neutralité, ceux-là se moquent de nous, à moins qu'ils ne soient (ce qui arrive aussi et c'est le pire) les premières victimes de leur fanatisme. Ce qui nous amène à une dernière catégorie de difficultés.

*

Les défauts du Pacte ne paralysent pas la Société des Nations ; les faits le prouvent ; et ces défauts seront amendés dès qu'on le *voudra* ; – les difficultés techniques sont surmontables ; ici aussi la preuve est faite, par le sauvetage de l'Autriche, par l'exécution du plan Dawes ; c'est une affaire de temps, d'ingéniosité et de bonne volonté ; – les instincts de rancune, de violence, de domination sont un obstacle plus grave mais non point invincible ; ces instincts ne sont pas à étouffer, mais à éduquer, à sublimer ; l'histoire de cette lente éducation, c'est toute l'histoire de notre civilisation et en particulier celle du christianisme. Or, où en est aujourd'hui cette éducation ?

En d'autres termes : *la difficulté essentielle*, celle qui est au fond de toutes les autres, *est de nature intellectuelle et morale*. C'est pourquoi je ne m'arrête pas aux intérêts matériels dont on connaît bien les manœuvres louches et brutales : coton, pétroles, charbons, minerais et autres objets de spéculation mondiale ; si puissants que soient ces facteurs, leur puissance est faite surtout de la lâcheté de qui devrait leur résister. L'insuffisance morale de ceux qui croient être l'élite, voilà le fait. D'une part, la haute bourgeoisie paralysée par la peur, hostile au Bureau du Travail, méfiante de toute nouveauté, rêvant même d'un bon dictateur, – d'autre part, l'impatience naïve de ceux qui attendent pour ce soir le miracle de la fraternité universelle, au besoin

par la simple suppression des adversaires, – entre cette double erreur de deux humanités qui s'ignorent mutuellement, que font les chefs, ceux qui prétendent savoir et diriger, les « intellectuels » en un mot ?

Il serait insensé de formuler ici un jugement absolu, en ignorant les innombrables nuances, variétés et contrastes de ce monde intellectuel où l'individualisme règne plus que partout ailleurs; mais il serait également puéril de vouloir énumérer ces variétés. Le lecteur averti va donc exercer son sens des relativités, sans que j'aie à en dire plus long; il sait également que bon nombre d'intellectuels ont toujours sauvé la tradition spiritualiste à travers cinquante ans de positivisme et que, depuis vingt ans, plusieurs se sont ressaisis qui avaient subi d'abord le dogme de *la vérité scientifique*; il devine enfin que par « spiritualisme » je n'entends aucun catéchisme, aucune Église, aucune vérité révélée, mais tout simplement cette soif de Dieu, cette éternelle aspiration de la matière vers l'Esprit, qui varie à l'infini ses formes d'expression et dont la forme la meilleure sera toujours celle qui crée le plus de vie, le plus de joie et le plus de bonté.

Nous voilà maintenant à notre aise pour parler net. Evoquons d'abord tous les médiocres qui ont envahi les Universités et auxquels s'appliquera toujours le mot de Rabelais: « Science sans conscience n'est que mort et ruine de l'âme »; – rappelons, même chez les meilleurs, le menaçant orgueil; – tous les dangers de la spécialisation; – et enfin le divorce d'avec la *vie*, par où je n'entends pas la vie pratique, mais la vie sociale, celle de la communauté où le plus simple vaut le plus savant, la vie mystérieuse des âmes, dont la science prétend expliquer le mécanisme mais dont elle ne saura jamais ni l'origine ni le but.

D'où, malgré les superbes conquêtes qui demeurent acquises et qui modifient certainement notre conception du monde, et en contradiction apparente avec la haute moralité personnelle de tant de savants, ce résultat d'ensemble: un dessèchement progressif des sources mêmes de la vie morale, une anarchie intime à laquelle ne saurait remédier en aucune façon le retour à tel ordre dès longtemps dépassé et périmé.

Si la moralité de plusieurs persiste, c'est par tradition et par des circonstances purement personnelles; logiquement, il n'y a

plus aucun contact entre les «vérités» scientifiques et la morale sociale. Que devient la «lutte pour la vie», quand elle descend des Universités dans la masse? Quels rapports voyez-vous entre le déterminisme universel et le devoir civique? Que faites-vous de la conscience, du sacrifice, du repentir et du pardon, de toutes ces victoires de l'esprit sur l'instinct, de tous ces actes sans lesquels la vie sociale est inimaginable et que l'homme le plus simple accomplit sans avoir besoin, heureusement, d'aucun diplôme universitaire?

Si même les grands esprits qui célèbrent les miracles de l'évolution créatrice demeurent dans le pur intellect et sont incapables de remporter sur eux-mêmes, sur leurs instincts et leurs ressentiments, les victoires nécessaires à toute évolution, faut-il s'étonner si d'autres font pis encore? Etudiez la mentalité des impérialistes, celle des fatalistes qui déclarent: « Il y a toujours eu des guerres, il y en aura toujours », celle des politiciens qui opposent à la solidarité européenne la fiction des souverainetés absolues, vous y trouverez tout au fond le même matérialisme ignorant des lois supérieures de l'humanité, . . . et c'est par là que tous ces « conservateurs » sont les frères jumeaux des bolchévistes. Les uns détruisent bestialement, par haine; les autres se suicident, par manque de foi.

Imaginez à la montagne un lac alimenté par des sources profondes autant et plus que par les torrents bien apparents; ses ondes toujours renouvelées se sont épanchées vers la plaine en cascades de force et de vie; or, un remaniement brutal a coupé (peut-être sans le savoir) et détourné les sources mystérieuses; et le lac a baissé, et le lac va tarir.

Au moment où les peuples, mûris par la souffrance et dirigés par une sûre intuition, se dressent dans un grand effort vers l'étoile qui dirigea jadis les bergers et les rois . . .

Il faut retrouver les sources profondes, les rouvrir et réapprendre les lois de la vie humaine.

ERNEST BOVET